



**HAL**  
open science

# Le "salon" de la duchesse du Maine : entre Grand Siècle et Lumières, entre divertissements et savoirs

Claudine Nédelec

## ► To cite this version:

Claudine Nédelec. Le "salon" de la duchesse du Maine : entre Grand Siècle et Lumières, entre divertissements et savoirs. La transmission littéraire au féminin à l'âge de l'imprimé, Feb 2023, Arras, France. <hal-04499725>

**HAL Id: hal-04499725**

**<https://univ-artois.hal.science/hal-04499725v1>**

Submitted on 16 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Le « salon » de la duchesse du Maine : entre Grand siècle et Lumières, entre divertissements et savoirs**

Bien qu'il soit habituel que l'histoire littéraire des siècles anciens invisibilise l'action, ou, pour le dire de façon plus moderne, l'agentivité des femmes dans les arts, lettres et sciences, on reconnaît malgré tout depuis longtemps que les « salons » (usons de ce terme commode, bien qu'il soit anachronique), dont l'hôte et la maîtresse étaient une femme, jouèrent, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle compris, un rôle important à la fois dans les opérations de *qualification* des productions artistiques et littéraires (voir, en ligne, l'article d'Amandine Demême-Thérouin, « Les Salons littéraires de l'Ancien Régime : des espaces critiques atypiques », *Postures*, 2016) et dans les opérations de *production*, non seulement sous la forme du mécénat (au sens financier du terme), mais aussi comme lieux de commandes, d'incitations, de soutiens à l'écriture, bref *de fabrication de l'écrit*. Les maîtresses de ces salons – entre autres Marguerite de Valois, au XVI<sup>e</sup> siècle ; Mme d'Auchy, Mme de Rambouillet, Mlle de Scudéry au XVII<sup>e</sup> ; Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, Mme du Deffand au XVIII<sup>e</sup>... – ont joué un rôle de *médiatrices* (voire d'autrices pour certaines), sans lequel le paysage littéraire et artistique, et même scientifique, eût sans doute été différent.

Pour ne pas revenir sur des exemples connus, j'ai choisi d'étudier le cas de ce qu'on appelle « la cour de Sceaux », sous la houlette d'Anne Louise Bénédicte de Bourbon-Condé (1676-1753), petite-fille du « Grand Condé », prince du sang par son père, cousin d'Henri IV.



François de Troy, Anne Louise Bénédicte de Bourbon-Condé, duchesse du Maine  
(Musée des Beaux-Arts d'Orléans)

Elle devient duchesse du Maine par son mariage avec Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils légitimé, mais « bâtard », de Louis XIV et de la marquise de Montespan.

Dans ce rôle de médiation littéraire et artistique, elle est moins connue que d'autres, et surtout quelque peu dévalorisée, dans la mesure où sa personnalité et ses actions ont été l'objet de vives remarques critiques, de son temps de la part de Saint-Simon par préjugé aristocratique, puis de Sainte-Beuve (1804-1869) : voici le portrait qu'il dresse de cette « petite reine fantasque », dans ses *Causeries du Lundi* (23 décembre 1850) :

Pour l'excellence du langage, pour l'esprit, pour l'avidité de savoir, elle s'annonça de bonne heure ; elle avait, comme son frère, des étincelles de l'esprit du grand aïeul [Condé]. Mais il est à remarquer que l'âme d'un héros, quand elle se partage et se brise en quelque sorte entre ses descendants, produit quelquefois de singulières formes, ou même des monstres étranges. [...] La duchesse, curieuse, hardie, impérieuse et fantasque, ne devait pas dépasser davantage cet horizon [celui où on l'avait encadrée dès sa naissance, comme son mari], et toutes ses hardiesses, tous ses essors de fantaisie se continrent toujours au sein de la sphère artificielle et magique où elle s'exaltait sans en sortir. [...] [Elle] s'instruisait enfin de toutes choses par passion, par boutade et caprice, mais sans en devenir plus éclairée en général. [...] L'inconvénient de ce train de vie tumultueux était au fond d'être incompatible avec le vrai goût. Le vrai goût discerne,

examine ; il a ses temps de repos, et il choisit. Ici l'esprit naturel faisait tout, mais on ne discernait pas, on ne choisissait pas [...]. Malgré ce goût de l'esprit et des gens qui en avaient le plus, on ne saurait dire pourtant que l'influence de la cour de Sceaux ait été profitable aux lettres, ni qu'elle ait rien inspiré. On n'y sent rien, en effet, de cette action vivifiante et féconde qui suppose un foyer véritable. On n'y voit qu'un cercle d'enchantement tracé dès le premier jour, et dans lequel des esprits déjà faits venaient se dépenser en hommages aux pieds de la divinité du lieu, et s'évertuer à l'envi pour la divertir.

Bref ; aucune agentivité, aucune influence, une agitation superficielle sans conséquences, et finalement aucun intérêt... Sans chercher à encenser à rebours, essayons de voir ce qu'il en est. Quelques mots sur celle qu'Henri II de Mesmes (Président au Parlement de Paris) surnommait « *La plus que parfaite Princesse Ludovise, Emperière de Sceaux* ».

### ***Une princesse cultivée et curieuse***

« Impossible d'avoir plus d'esprit, plus d'éloquence, plus de badinage, plus de véritable politesse ; mais, en même temps, on ne saurait être plus injuste, plus avantageuse, ni plus tyrannique », selon le Président Hénault, un parlementaire très riche qui fréquentait la meilleure société du temps.

Sa très haute naissance a créé chez elle un puissant sentiment aristocratique, mis à mal par son mariage forcé (le 19 mars 1692) avec le duc du Maine, malgré toutes les faveurs dont le comble son père, dont il était le fils préféré, et Mme de Maintenon, qui l'a élevé. La duchesse du Maine, qui subit aussi des railleries à cause de sa très petite taille, tend donc à fuir la cour de Versailles, et à se constituer un domaine en quelque sorte « privé », où elle puisse satisfaire sans contrainte ses goûts : elle a en effet un tempérament assez « artiste », elle adore danser, sait jouer de plusieurs instruments, aime énormément le théâtre, et se montre curieuse de tout. Elle ne manque pas de connaissances de base. On a l'habitude de dire que les femmes, au XVII<sup>e</sup> siècle, étaient réduites à une éducation purement « utilitaire », et il est vrai que les plus réactionnaires prétendaient, comme le Chrysale des *Femmes savantes*, qu'elles ne devaient se préoccuper que de bien tenir leur ménage, et (pour les religieux) d'éduquer leurs enfants dans la religion. Cependant, cette représentation, très générale, oublie la diversité des situations sociales, et le mouvement de civilisation qui leur ouvre peu à peu des portes (voir Linda Timmermans, *L'Accès des femmes à la culture*, 1993). Comme beaucoup de femmes de la noblesse, et de la bonne bourgeoisie, la duchesse a en fait reçu une éducation soignée, même si elle est plus « mondaine » que savante (langues, musique, danse) ; de plus, elle a les moyens et le goût de la développer : Fontenelle la décrit comme « avide de savoir et propre à savoir tout » (*Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1727*, « Éloge de M. de Malézieu », Paris,

Imprimerie royale, 1729, p. 148). Elle a trouvé à satisfaire cet appétit de connaissances, peut-être d'abord auprès de La Bruyère, précepteur de son frère, puis auprès de Nicolas de Malézieu, qui avait été précepteur du duc du Maine, et qui lui était resté lié, et de l'abbé Genest, qui l'avait été de sa sœur, Mlle de Blois.

Ils méritent tous deux qu'on fasse leur portrait, en forme de digression : cela permet d'avoir une idée de ces hommes de lettres qui se sont mis au service de la duchesse.

Nicolas de Malézieu (1650-1727) : possédant un petit titre de noblesse, il est introduit par Bossuet comme précepteur auprès du duc du Maine, puis du duc de Bourgogne (le petit-fils aîné de Louis XIV). Érudit, tant en sciences mathématiques qu'en lettres anciennes, il devient membre de l'Académie royale des sciences en 1699 et de l'Académie française en 1701. Il publie en 1679 un *Nouveau traité de la sphère*, et en 1705 les cours de mathématiques dispensés pendant quatre ans au duc de Bourgogne, sous le titre *Éléments de géométrie de M<sup>sr</sup> le duc de Bourgogne*. Une troisième édition posthume, revue, corrigée et augmentée d'un traité des logarithmes, avec l'introduction à l'application de l'algèbre à la géométrie, paraît en 1729. Nicolas de Malézieu est aussi l'auteur de pièces de théâtre, de poèmes, de chansons, de contes et de saynètes, tous écrits dans le cadre des divertissements offerts à la duchesse du Maine.

Charles-Claude Genest (1639-1719) : d'origine fort modeste, il connut une vie d'aventures, avant d'être remarqué par le duc de Nevers, qui en fait un soldat ; puis il se fait abbé, et entre en relations avec des auteurs importants (Bossuet, Pellisson, et Malézieu) et il est fait académicien en 1698. L'historien de l'Académie, l'abbé d'Olivet, a dit de lui : « Homme sans éducation, sans fortune, sans étude ; mais qui, par son bon sens, par ses talents, par sa bonne conduite, parvint à un rang distingué, et dans les lettres et dans le monde ». Il écrivit des poésies et des pièces de théâtre. Selon Sainte-Beuve, « l'abbé Genest était auprès des princes ce qu'ils ont aimé de tout temps (même du nôtre), un mélange du poète et du bouffon ».

Revenons à la duchesse. Au cours de sa vie, elle s'est constitué une riche bibliothèque dans ses diverses résidences, dont l'inventaire fut dressé par le libraire parisien Louis Étienne Ganeau : sont dénombrés environ 3 000 ouvrages, 30 romans brochés, des publications musicales (partitions, livrets d'opéra, recueils d'airs de cour), des manuscrits de prière sur vélin, et 58 volumes du *Journal de Trévoux*. Le tout fut estimé à quatre mille livres. Disons quelques mots du *Journal de Trévoux* : les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, recueillis par l'ordre de Son Altesse Sérénissime Monseigneur prince Souverain de Dombes, sont un recueil de critique littéraire, puis scientifique, historique, géographique, ethnologique et religieux, fondé par des jésuites en 1701 à Trévoux dans la principauté de Dombes (dans l'Ain, au nord de Lyon). Or ce « prince souverain de Dombes » était précisément le duc du Maine, qui fut également à l'initiative de la continuation et augmentation du *Dictionnaire* de

Furetière, sous le nom de *Dictionnaire de Trévoux* : on voit que le mari n'était pas moins amateur de lettres que sa femme.

Mais elle ne se contente pas de collationner des livres : elle cherche à compléter sa formation, notamment en demandant à Nicolas de Malézieu de lui donner de véritables « leçons » (histoire littéraire, mathématiques, astronomie) – ce dont témoigne *La leçon d'astronomie*, tableau daté de 1702-1704, de François de Troy (1645-1730), intéressant à commenter (Musée départemental de Sceaux).



On voit à droite, derrière la duchesse, une représentation de la bibliothèque : c'est sa bibliothèque, en accès direct vers ce qui semble une sorte de cabinet de travail, peut-être ce « cabinet des arts et des sciences » dont la duchesse fit décorer les boiseries par le peintre en décorations murales Claude Audran III (1658-1734) et le sculpteur Jean-Baptiste Poultier (1653-1719) [il n'en reste rien, mais il est décrit dans un poème manuscrit de 30 pages conservé au Musée-Bibliothèque de Chantilly, domaine des Condé]. Or, si l'on trouve de nombreuses représentations d'érudits dans leur bibliothèque, je n'en connais pas de figures féminines à l'âge classique (alors qu'elles sont légion sur Internet aujourd'hui). Le livre ouvert sur la table, la posture frontale des deux personnages et leurs gestes de main semblent bien représenter une situation sinon d'enseignement, du moins d'explication. Le tableau est intitulé « La leçon

d'astronomie » : ce sujet d'étude, illustré par le globe et la sphère armillaire, ainsi que par le compas et le rapporteur placés devant le livre, est d'actualité : les querelles sur le remplacement du géocentrisme par l'héliocentrisme ne sont pas tout à fait terminées, et Fontenelle (alors membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, confrère de Nicolas de Malézieu, dont il prononça l'éloge funèbre, et membre de l'entourage de la duchesse) a publié en 1686 ses *Entretiens sur la pluralité des mondes habités*, où il enseigne à une marquise, en six leçons de vulgarisation, les théories nouvelles (voire les hypothèses hardies) sur la marche de l'univers. Fontenelle mentionne qu'il partagea ses observations astronomiques « avec une personne du plus haut rang » (« Éloge de M. de Malézieu », p. 150). On peut compléter ce tableau par ce globe terrestre, « dressé sur les observations les plus nouvelles et les plus exactes approuvées par MM. de l'Académie royale des Sciences », et dédié en 1728 à « Son Altesse Sérénissime M<sup>me</sup> la duchesse du Maine », par le cartographe Jean-Antoine Nollet. Les instruments scientifiques sont nombreux dans son inventaire : baromètres, pendules, télescopes et microscopes.

Mais la duchesse aimait aussi passionnément les fêtes de cour, telles qu'on les concevait depuis les grandes fêtes versaillaises du jeune Louis XIV. En 1699, Nicolas de Malézieu reçoit la duchesse dans sa maison de campagne de Chastenay : elle est enceinte, il faut la divertir... C'est ainsi que commence une vie de salon et une succession de fêtes, à Chastenay, de 1699 à 1705, puis à Clagny (1705-1706), enfin au château de Sceaux, racheté par le duc et la duchesse aux héritiers de Colbert, dont c'était le domaine (les Grandes Nuits, d'avril 1714 à mai 1715). Le tout a donné lieu à deux publications intitulées *Les Divertissements de Sceaux* (1712 et 1725). Après une interruption due aux menées politiques malencontreuses et malheureuses de la duchesse, cette vie de salon reprit, à intervalles plus ou moins réguliers, jusqu'à sa mort en 1753.

Plutôt que de raconter par le menu ces fêtes, ces divertissements, et ces loisirs lettrés, où le théâtre et le spectaculaire tiennent une place majeure (voir Adolphe Jullien, *La Comédie à la cour : les théâtres de société royale*, Paris, F. Didot, 1885, BnF Numm 203332), je vais tâcher d'en relever quelques caractéristiques.

### ***Usage politique des arts, lettres et sciences***

Alors que les salons féminins antérieurs se tiennent plutôt à l'écart du politique, la « cour de Sceaux » (et ce n'est pas pour rien qu'elle porte ce nom) entretient un lien profond, quoique souterrain, entre ce qui relève des arts et lettres et ce qui relève du politique – là encore sur le modèle de la politique festive de Louis XIV.

Retournant le handicap de sa petite taille en sa faveur, Louise Bénédicte adopte comme emblème l'abeille, et une devise tirée de l'*Aminta* du Tasse : « *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite* » (« Petite certes, mais elle fait de profondes blessures »). Ce jeu d'identification aboutit même à la création solennelle, le 11 juin 1703, de l'Ordre de la Mouche à miel régi par des règlements et des statuts, parodie des ordres de chevalerie (en lien avec la mode des troubadours et des cours d'amour, voir Mlle l'Héritier, *L'Érudition enjouée ou Nouvelles savantes* : « La Tour ténébreuse », 1703), et imitation malicieuse de l'Académie française, puisque les membres sont au nombre de trente-neuf (quarante avec leur reine). Hommes et femmes, ils devaient porter, une fois reçus, une médaille de cuivre doré suspendue à un ruban jaune citron qui représentait d'un côté la reine des abeilles, sa ruche, la devise et la date de création de l'Ordre, de l'autre l'effigie de profil de la duchesse du Maine entourée de l'inscription (abrégée en initiales) « Ludovise BARonne De SCEaux Dictatrice Perpétuelle De L'Ordre De La Mouche À Miel ». Le choix de cet animal est hautement signifiant : l'abeille, par son ambivalence entre animal et végétal, domestique et sauvage, terrestre et céleste, a une fonction mythologique et littéraire de première importance : Virgile, dans ses *Géorgiques* (livre 4), en fait l'emblème d'une société idéale.

D'autre part, faire revivre les grandes fêtes de Cour de la jeunesse de Louis XIV tend à prétendre l'égaliser (le remplacer) en protecteur des arts et des lettres en un temps où « le roi se meurt »... Les Grandes nuits de Sceaux servent à célébrer l'édit du 20 juillet 1714 donnant le droit à Maine et à Toulouse (autre fils légitimé de Louis XIV) de lui succéder *après* leurs sept cousins, ce qui fait d'eux les égaux des princes du sang.

Le tableau de François de Troy, *Le Festin de Didon et Énée* (Musée départemental de Sceaux) témoigne de cette époque faste.



Sous le déguisement à l'antique (au demeurant fidèle à l'imaginaire louisquatorzien), on voit à droite la duchesse ; en face le duc du Maine, en empereur romain (il est censé représenter Énée) ; derrière lui, Nicolas de Malézieu présente l'héritier, Iule, c'est-à-dire le fils aîné, Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, le tout dans un banquet en musique : noter l'importance de la tribune des musiciens.

Mais la mort de Louis XIV douche les espérances : Philippe d'Orléans (neveu de Louis XIV) fait casser l'édit et le testament, qui faisait de Maine le président du conseil de régence. Philippe finit par l'en écarter, pour devenir le Régent en titre. S'estimant humiliée, la duchesse engagea alors son mari à entrer dans la conspiration de Cellamare (1718), en vue de faire attribuer la régence à Philippe V, roi d'Espagne (le second petit-fils de Louis XIV). Lorsque le complot fut éventé, le duc du Maine et la duchesse furent arrêtés et emprisonnés séparément. Ils furent libérés en 1720, et n'eurent plus aucune activité politique, ne s'occupant plus que de leurs activités sociales dans leurs châteaux – car ils furent aussi (comme il est normal dans l'aristocratie fortunée) des bâtisseurs.

Voir Catherine Cessac, *La Duchesse du Maine (1676-1753). Entre rêve politique et réalité poétique*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2016.

**« Publier », faire écrire, faire publier**

Il faut se représenter cette grande aristocrate, dont la vie n'a rien de « privé » au sens moderne, comme une sorte d'influenceuse, disposant de tout un réseau d'intimes, de familiers, de « domestiques », de protégés, de clients (au sens latin du terme) dont une des fonctions (commandée ou induite) est de « publier » les actions de la duchesse dans les cercles dont ils sont par ailleurs membres, qu'ils soient familiaux, professionnels, relationnels. Telle aristocrate va raconter sa soirée de la veille à ses parents et amis, de vive voix ou par lettres ; tel musicien fera savoir que sa musique a été appréciée, pour récolter de nouveaux engagements ; tel amateur de lettres composera un récit des derniers divertissements pour le *Mercure galant*, qui a une audience nationale et internationale, et qui rend compte fidèlement des principales fêtes données par la duchesse... Ainsi « publiés », fêtes, divertissements et loisirs sont à même d'intéresser le « public », et d'exercer une influence, bien au-delà du cercle « intime » (qu'on peut estimer à une petite centaine de personnes tout de même) habilité à y participer directement.

*Textes politiques*

Pour exercer l'influence politique qu'elle souhaite, la duchesse du Maine a besoin de publier ce qu'elle fait en ce sens. Selon un de ses biographes du XIX<sup>e</sup> siècle, le général de Piepape (« Une princesse conspiratrice sous la Régence », *Revue des deux mondes*, t. 47, 1908) :

« Mme du Maine poursuit contre le Régent un copieux mémoire. Elle écrit, elle écrit sans cesse. Les comparaisons en faveur des bâtards l'amènent à tomber sur les plus grands noms de France, en leur attribuant sans contrôle des origines obscures. [...] Il faut à la Duchesse des plumes virulentes, dans tous les genres. Elle recourt à Lagrange-Chancel [François-Joseph de La Grange-Chancel, 1677-1758], esprit caustique, « poète et scorpion » comme on le qualifiait. Elle lui insuffle sa haine et l'incite à se faire pamphlétaire. Dans une réunion nocturne, il lit aux hôtes du château de Sceaux une satire en cinq ou six odes contre le Régent : *Les Philippiques*. [...] Le fameux mémoire des princes légitimés, rédigé par le cardinal de Polignac, un des fidèles de Mme du Maine, et par Nicolas de Malézieu, l'ancien ordonnateur de ses fêtes, est corrigé de la main même de la Duchesse. Elle y soutient que "ne pas admettre le duc du Maine au rang et avec les prérogatives qu'il doit avoir, c'est attaquer l'édit solennel qui fixe son état, c'est commettre un attentat contre l'autorité royale ; c'est injurier le Parlement". Elle va chercher des arguments de procédure jusque chez les Chaldéens ».

Voir Georges Poisson, « Aspects de la cour de Sceaux au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers Saint-Simon*, n° 24, 1996 (Persée).

### *Publication des divertissements*

Parallèlement, si l'on veut que l'entreprise de prestige que constituent les fêtes fonctionne, il faut les publier au sens restreint du terme, et ne pas se contenter de la circulation des textes produits pour l'occasion sous forme de copies manuscrites (comme ce fut le cas pour les Samedis de Madeleine de Scudéry). En 1712, paraissent à Trévoux, fief du duc du Maine, *Les Divertissements de Sceaux* (Gallica, NUMM 1050556), suivis d'une *Suite des divertissements* (même éditeur, mais à Paris) en 1725 (NUMM 113227). Il s'agit, comme l'écrit leur rééditrice (Ioana Galleron, éd. Garnier) de « tisser, autour de ces moments, un texte qui les prépare, qui les magnifie, qui en conserve le souvenir ». Selon la préface de 1712 : « La plupart des Ouvrages que l'on trouve rassemblés ici, ne devaient pas vraisemblablement sortir du petit cercle où ils ont été renfermés d'abord. Ce sont de purs amusements, des jeux imprévus, non pas des compositions méditées, jusqu'aux divertissements qui paraissent les mieux suivis, ce ne sont à vrai dire que des espèces d'impromptus ». Mais tous les participants « ont jugé qu'il n'y aurait rien de plus agréable que le Recueil qu'on ferait de ces choses », et, pour mieux le conserver, « il fallait le faire imprimer ». Et la préface de la *Suite* annonce qu'il s'agit de compléter un recueil « dont la lecture a été reçue du Public avec tant de satisfaction ».

### *L'incitation à écrire*

Ces publications donnent la preuve que la cour de Sceaux est un lieu de forte production d'écrits, de toutes sortes : selon *Les Divertissements* de 1712, ils vont des « Ouvrages enjoués » aux « productions les plus sublimes », tandis que la *Suite* annonce des : « Vers choisis et variés, Chansons vives et ingénieuses, Impromptus pleins de saillie et de feu, Fêtes galantes et recherchées », insistant ainsi sur la dimension mondaine, mais non totalement superficielle de cette production : « La Princesse aimait à donner chez elle des Fêtes, des Divertissements, des Spectacles, mais elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, et que la joie eût de l'esprit » selon Fontenelle (« Éloge de M. de Malézieu », p. 148). Du côté du théâtre, Philippe Néricault, dit Destouches (1680-1754), comédien et auteur dramatique, membre de l'Ordre de la Mouche à miel, fait apparaître, dans *La Fête de la nymphe Lutèce*, comédie donnée à Sceaux en décembre 1714, « la tragique Melpomène » et « la riante Thalie » : en effet, la duchesse aime beaucoup jouer la comédie, et incite les auteurs qu'elle accueille à écrire pour elle des parades,

des saynètes, des dialogues, mais aussi des traductions de théâtre antique (par ex. *Iphigénie en Tauride* d'Euripide), et des œuvres originales (par ex. *La Tarentole*, comédie-ballet de Nicolas de Malézieu, le *Divertissement de Sceaux, comédie-ballet*, de Dancourt, 1729, ou encore *La Mode*, comédie de Rose Delaunay, « secrétaire » de la duchesse, devenue Mme de Staal – ses *Mémoires*, éditées après sa mort, peut-être par d'Alembert, furent fort appréciés au XVIII<sup>e</sup> siècle). Qui dit comédies-ballets, et même opéras, ou bals, ou simplement dîners en musique (comme dans le tableau de de Troy) dit productions musicales : cela dépasse mes compétences, mais on peut entendre en ligne le concert donné à la BnF *La Duchesse du Maine en compagnie*, 4 novembre 2013 (BnF Numaud-1321206, [https://multimedia-ext.bnf.fr/conferences/131104\\_plaisir\\_arsenal.mp4](https://multimedia-ext.bnf.fr/conferences/131104_plaisir_arsenal.mp4)).

Certes, les textes de Malézieu restèrent manuscrits, et l'essentiel de ses productions n'est connu que par des récits ; il n'en est pas de même des œuvres de l'abbé Genest (celui qui figure à gauche sur le tableau de de Troy, avec un sourire assez moqueur), ou de Voltaire. L'abbé Genest publie sa tragédie *Joseph* [1711] en se valorisant dans son épître dédicatoire des circonstances de sa création, tandis que le « Discours de M. de Malézieu à Son Altesse Sérénissime Madame la Duchesse DU MAINE » qui suit cette épître souligne la caution publique ainsi apportée à la *valeur* de la pièce :

Je ne doute pas, MADAME, que cette excellente Tragédie n'ait auprès de tous les Connaisseurs le même succès qu'elle eut à Clagny, quand Votre Altesse Sérénissime daignant l'animer par sa voix, fit verser tant de larmes à la Cour la plus délicate et la plus éclairée qui soit dans l'Univers.<sup>1</sup>

Dans sa correspondance, Voltaire dit qu'il composa à la cour de Sceaux deux de ses premiers contes, *Le Crocheteur borgne* et *Cosi-Sancta*, faits « dans la société d'une Princesse qui réunissait chez elle les talents qu'elle protégeait » (vers 1715) ; plus tard (1745-1747) il rédigea et lut à Sceaux *Memnon* (premier état de *Zadig*) et *Le Monde comme il va*. Il lui écrit en 1749 : « Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. Protégez donc, Madame, ce que vous avez créé » (la pièce s'est finalement intitulée *Rome sauvée*). Enfin, dans sa dédicace à la duchesse de sa tragédie d'*Oreste*, en 1750, Voltaire tient à rappeler qu'il a assisté à une représentation d'*Iphigénie en Tauride*, en 1713, que cette représentation l'a beaucoup frappé (« j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité »), et qu'il en a tiré une nouvelle conception de la tragédie, *sans amour...*

### ***Influence esthétique ?***

---

<sup>1</sup> Dans Abbé Genest, *Joseph, tragédie*, Rouen, E. Herault, 1711, n. p.

Ce qui nous amène à revenir à Sainte-Beuve : aucune influence sur la vie culturelle du temps, vraiment ?

### *Littérature galante*

Certes, *Les Divertissements de Sceaux* publient des textes de circonstance, poésies et proses, et prosimètres, dans le goût galant qui s'est développé avec le salon de Mme de Rambouillet – et ce sans grande originalité. Il faut cependant souligner que la cour de Sceaux est un lieu d'une grande inventivité dans les variations à partir de ce modèle. Inventivité en particulier dans l'art de l'hybridation, du mélange, de la bigarrure, de la création de formes, notamment théâtrales, mixtes : divertissements dramatiques, chorégraphiques, musicaux ; improvisations ; pantomimes et saynètes, tableaux et dialogues, parade à l'italienne... On peut ainsi citer les comédies écrites par Fontenelle (jamais jouées, mais publiées par lui en 1751) où il tente d'unir « le tendre et le plaisant », ou *Les Amours de Ragonde*, opéra de Jean-Joseph Mouret, joué à Sceaux en 1714 ; la partition est retrouvée par Jean-Jacques Rousseau et Jean-Philippe Rameau quelques années plus tard : remaniée, elle est jouée sous le titre de *Comédie en musique* devant Louis XV et Madame de Pompadour (1742). Elle est sans doute à l'origine de l'opéra-bouffon *Platée* de Rameau. On peut donc considérer ces spectacles comme un laboratoire de formes nouvelles, selon une esthétique que l'on peut appeler rococo.

### *Sciences modernes*

Comme on l'a vu plus haut, ce milieu a le goût des sciences, et des sciences modernes, qui sont en voie de développement et de vulgarisation, et contribue à ce mouvement. Dans son portrait de la duchesse, Fontenelle précise qu'il pourrait mentionner « des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide [Malézieu] ; mais nous craindrions de révéler les secrets d'une si grande princesse » (« Éloge de M. de Malézieu », p. 148), phrase assez mystérieuse : cette discrétion est-elle due à ce qu'a d'inhabituel, voire de presque scandaleux, de telles connaissances pour une femme, ou à la modernité des nouveaux savoirs (en physique, en astronomie, et même en mathématiques) produits et/ou défendus par Malézieu, et par Fontenelle lui-même ? La duchesse admire Descartes, qui n'est pas encore tout à fait considéré comme « orthodoxe », les théories de Newton ne sont pas ignorées dans son entourage, notamment des deux académiciens Malézieu et Fontenelle, contributeur infatigable de *l'Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* à partir de 1699, recueil des travaux les plus marquants de l'Académie au cours de l'année écoulée...

### *Littératures anciennes*

Dans *La leçon d'astronomie*, on remarque que le « professeur », Nicolas de Malézieu, est représenté non pas en costume d'époque (comme celui que porte la duchesse), mais dans un costume de théâtre, de tragédie à la romaine (voir ses chaussures, qui sont des cothurnes) : c'est rappeler qu'il n'est pas seulement très érudit dans le domaine mathématique, mais aussi fin connaisseur et amateur du théâtre antique. Il peut sembler paradoxal que parallèlement aux centres d'intérêt qui annoncent le mouvement « philosophique », l'Antiquité tienne à Sceaux une grande place dans les spectacles et les loisirs. Bien sûr, la mythologie est un ornement depuis fort longtemps prisé des arts et des lettres, et on en use et abuse (voir Catherine Cessac, « La duchesse du Maine ou la reine Didon : la mythologie mise à l'épreuve », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 2016/3, p. 487-500, en ligne Cairn), mais cela va au-delà. Selon Fontenelle, « souvent pour lui faire connaître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, [Malézieu] lui a traduit sur-le-champ, *en présence de sa cour* [je souligne : il y a bien là un rôle de médiation], Virgile, Térence, Sophocle, Euripide » (« Éloge de M. de Malézieu », p. 148). Dans la Quatorzième Nuit de Sceaux, la Muse de la tragédie Melpomène rend hommage à la duchesse comédienne, en lui présentant quatre personnages qu'elle a interprétés, chacun portant un insigne le caractérisant : « Andromaque, qu'on connaît à son deuil ; Iphigénie, qu'on connaît à son habit de Prêtresse ; Monime, reconnue à son Diadème rompu ; et Pénélope, à sa toile ». Le premier et le troisième se réfèrent à *Andromaque* et *Mithridate* de Racine, le second à *Iphigénie en Tauride* de Malézieu (« *Tragédie représentée pour la première fois à Châtenay le 5 août 1713* »), et le quatrième à *Pénélope* de l'abbé Genest (pub. 1684).

Ce goût est confirmé par Voltaire, dans sa dédicace d'*Oreste* :

[Malézieu] prenait quelquefois devant Votre Altesse Sérénissime (*M<sup>me</sup> du Maine*) un Sophocle, un Euripide ; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie... Cependant M. de Malezieu, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'âme des grands hommes d'Athènes.

La duchesse eut aussi une relation épistolaire suivie avec Houdar de la Motte (1672-1731), qui versifia en 1714 la traduction de *Illiade* (1699) d'Anne Dacier (1645-1720) – ce qui entraîna une vive querelle. Il suffit de dire que la tendance générale est de chercher à renouer avec les modèles grecs, quitte à devoir accepter leur simplicité d'origine, même s'il faut parfois gommer certaines aspérités : voir sur ce point l'article de Jean-Philippe Gropserrin, « La duchesse du

Maine et la *simplicité* du théâtre tragique. Sur la réfection de la tragédie grecque, de Malézieu à La Motte » (dans le recueil d'articles de Catherine Cessac, *La Duchesse du Maine. Une mécène à la croisée des arts et des siècles*, 2003). Simplicité qui est aussi celle de l'Antiquité biblique, défendue sur le plan théorique par Malézieu dans le « Discours » accompagnant la publication de la pièce à sujet biblique de l'abbé Genest, *Joseph...* ce dont se souviendra nettement Voltaire dans son œuvre théâtrale (voir Béatrice Ferrier, *La Bible à l'épreuve de la scène : la transformation du sacré dans l'histoire de Samson (1702-1816)*, Paris, Champion, « les dix-huitièmes siècles », 2014).

Il en est de même en ce qui concerne la poésie pastorale : certes, les « bergeries » de Sceaux rappellent les galanteries du siècle de Louis XIV (voir la mode des bergers à la fois dénoncée et illustrée par Molière), mais Fontenelle (*Poésies pastorales*, 1688, avec un *Traité sur la nature de l'églogue*), comme l'abbé Genest (*Dissertations sur la poésie pastorale, ou de l'idylle et de l'églogue*, 1707, Numm 1040580), et plus tard La Motte (*Discours sur l'églogue*, 1754) théorisent un autre rapport aux sources antiques, plus soucieux de fidélité à leur simplicité « primitive » (voir Claudine Nédelec, « Lyriques anciens et lyriques modernes à l'aune de la galanterie », *Littératures classiques*, 2012, *La Galanterie des anciens*).

Au regard de l'histoire, la « cour » de la duchesse du Maine représente une sorte de transition entre la « chambre bleue » de Mme de Rambouillet, assez exclusivement « galante » (voire précieuse) et tournée vers la littérature, comme le sont aussi les *Samedis* de Mlle de Scudéry, et les salons des Lumières, où la littérature fait bon ménage avec les sciences, créant la nouvelle figure du « philosophe », sachant instruire sans être pédant, et vulgariser (ou plutôt « mondaniser ») les sciences et les théories nouvelles. On ne peut nier l'importance de ce que la duchesse a initié, provoqué, publié, et son rôle dans toutes sortes de médiations culturelles. Si la dédicace d'*Alzire, ou les Américains* de Voltaire (1736) s'adresse à Mme du Châtelet, la duchesse du Maine, qui « a ajouté une nouvelle considération au rang dont elle est sortie » partage sa vibrante reconnaissance pour le rôle des femmes « qui font usage de leur esprit », et cultivent les lettres et les sciences, pour elles-mêmes, mais aussi pour le « public ».

2023-02-01

Université d'Artois